



CLASSIQUES
GARNIER

BRUSH (Craig B.), « *In memoriam* Donald Frame », *Bulletin de la Société des amis de Montaigne Série VII*, n° 25 - 26, 1991 (Juillet – Décembre), p. 12-15

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-11844-2.p.0012](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-11844-2.p.0012)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1991. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

DONALD M. FRAME

14 décembre 1911 – 8 mars 1991

Je me souviens de mon plaisir quand j'ai découvert les derniers chapitres de *Montaigne's Discovery of Man*¹. Ce ton juste ! Cette générosité dans la compréhension de Montaigne ! Enfin ! Je me souviens de mon bonheur quand j'ai lu *Montaigne. A Biography*². Déjà l'article « Du nouveau sur le voyage de Montaigne à Paris en 1588³ » montrait un autre Montaigne : un Montaigne vrai, dans ses relations personnelles et politiques avec les personnages les plus importants du royaume, et assez important lui-même pour faire l'objet de rapports secrets des ambassadeurs d'Angleterre et d'Espagne, pas moins.

Donald M. Frame, ce grand montaigniste, cet humaniste au sens le plus riche du terme, a consacré sa vie de professeur et de chercheur à Montaigne, à Rabelais. Traduire ces deux œuvres monumentales, quel courage, quelle passion, quel savoir ! Sa traduction des *Essais* fait depuis longtemps autorité⁴. Sa traduction des *Oeuvres complètes* de Rabelais doit paraître cet automne⁵ : il lui a voué ses dernières années et ses dernières forces intellectuelles. Mais Donald Frame a aussi traduit Voltaire, L'Abbé Prévost, et *Tartuffe* et *Le Misanthrope*, et aussi écrit sur Guillaume Du Vair, le *Cymbalum Mundi*, et Stendhal. A tant de travail et de compétence, mais aussi à ses qualités humaines de chaleur, de générosité, de bonté profonde, ses collègues, ses doctorants, ses amis ont offert en 1977 l'hommage du beau recueil publié par Raymond C. La Charité et voué précisément à l'amitié, « *O un Amy ! » Essays on Montaigne in honor of Donald M. Frame*⁶.

Donald Frame est né à Manhattan en 1911. Il a étudié à Harvard et à Columbia, où il a enseigné depuis 1938, et dont il est devenu en 1976 « Emeritus Professor ». Il accumulait d'ailleurs les plus belles distinctions. Il a fait la guerre dans la Marine américaine de 1943 à 1946. Il était aussi, rappelle Craig Brush, un remarquable joueur de tennis. A sa retraite, en 1980, il n'a cessé de travailler, de correspondre. Mais depuis une attaque d'apoplexie, en octobre 1989, il ne vivait plus selon ses goûts et ses désirs.

J'ai fait sa connaissance en décembre 1983, à New York, lors du Congrès annuel de la M.L.A. (Modern Languages Association). A cette occasion, il recevait chez lui ses amis, ses doctorants, ses collègues. Je n'oublierai jamais la chaleur et la simplicité de son accueil et de celui de sa femme Kathleen. Serrer la main de ce grand et bel homme au regard si direct était déjà un réconfort. Ma valise s'était perdue entre Paris, Bruxelles et New York. Aussitôt s'est mise en place une véritable chaîne de solidarité. Voilà comment je conserve de New York l'hiver, avec quelques images de Central Park lumineux et glacé, des images d'amitié.

J'étais en correspondance avec lui, en particulier à propos de sa monumentale et irremplaçable biographie de Montaigne et de sa nécessaire traduction en français⁷. Sa

dernière longue lettre date de décembre 1986. Il m'y fait part de ses graves problèmes de santé, mais il écrit pourtant, dans la droite et fidèle ligne de Montaigne, (je traduis) : « En bref, je pense que les années m'ont traité doucement jusqu'à l'âge de soixante-dix ans... ».

A sa femme Kathleen, à ses deux fils, James et Donald Jr., à ses cinq petits-enfants, la Société des Amis de Montaigne adresse ici le témoignage de l'admiration, du respect et de l'amitié qu'elle porte à la mémoire de Donald M. Frame.

Géralde NAKAM

NOTES

1. *Montaigne's Discovery of Man: The Humanization of a Humanist*, New York, Columbia University Press, 1955.
2. *Montaigne: A Biography*, New York, Harcourt, Brace and World Inc., 1965.
3. « Du nouveau sur le voyage de Montaigne à Paris en 1588 », *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne*, 3ème série, 22, avril-juin 1962.
4. *The Complete Essays of Montaigne*, Translated by Donald M. Frame, Stanford, Stanford University Press, 1958. Et en livre de poche, 3 vol., Doubleday Anchor, 1960, et Stanford University Press, 1965.
5. The University of California Press, Los Angeles.
6. « *O un amy !* » *Essays on Montaigne in honor of Donald M. Frame*, édité par Raymond C. La Charité, Lexington, French Forum, 1977.
7. Cette traduction doit paraître prochainement, sous la direction de Claude Blum, aux éditions Champion.

Donald M. Frame est mort le 8 mars 1991, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, après plus d'un demi-siècle consacré à l'étude de la littérature française. C'était tout simplement un des plus grands seizièmeistes de notre siècle.

Il laisse un grand nombre d'admirateurs et amis, pour ne pas dire disciples, dont il avait transformé la vie. Diplômé d'Harvard en 1932, il fit ses études supérieures à Columbia University dans la ville de New York de 1934 à 1941. Invité à faire partie de la faculté de philosophie de cette Université en 1938, il y resta jusqu'à sa retraite, sans compter trois années de service militaire comme officier de la marine pendant la deuxième guerre mondiale (1943-46). Au début de ses études il avait pensé se consacrer au romantisme ; mais séduit par Montaigne, il vit la lumière et se tourna vers une époque plus lointaine. Sa thèse de doctorat, publiée en 1940, reflétait ce premier intérêt, et continua les études de Pierre Villey, d'Alan M. Boase, et de Maturin Dreano avec une riche documentation sur la renommée et l'influence de Montaigne en France de 1812 à 1852. Un lecteur de ce premier ouvrage y trouvera les qualités marquantes de l'érudition de Donald Frame, une connaissance incroyablement étendue (presque six cents auteurs, plus de cinquante revues et journaux consultés en profondeur) présentée dans un style clair et élégant accompagné d'un jugement solide.

Malgré les soucis de la guerre, de l'enseignement, et d'une famille — sa femme Katharine Wygant lui donna deux fils — il compléta une étude générale sur Montaigne en 1955 (*Montaigne's Discovery of Man : the Humanization of the Humanist*) et deux années plus tard présenta au monde sa traduction magistrale des *Oeuvres complètes de Montaigne*. Dès lors sa position de maître fut acquise. Il recevrait sa vie durant des lettres de ses lecteurs ; et jamais aucune ne resta sans réponse. Les érudits de diverses disciplines — l'histoire, la philosophie, la littérature — les dramaturges, les écrivains qui aimaient Montaigne grâce à sa traduction, tous venaient faire la connaissance de leur traducteur. Ses amis et nouvelles connaissances se réjouissaient de se retrouver à la réception rituelle chez lui lors des congrès de la M.L.A. à New York.

Bien que l'auteur à la fin de sa carrière d'une quarantaine d'articles, il préférait les grands ouvrages. C'est qu'il croyait fermement que le devoir du critique était de maîtriser son sujet au point de pouvoir le publier sous une forme abordable, distillation d'une érudition portée avec grâce. Je l'ai entendu dire qu'il savait bien la conclusion à laquelle ses recherches l'avait mené, mais qu'il restait encore à trouver la formule pour la cristalliser. Tout ce qu'il écrivit bénéficiait de ce souci de clarté et de fermeté de jugement. Il publia successivement *Montaigne : A Biography* (1965), un des rares ouvrages sur la littérature française de langue anglaise à être traduits en français, puis *Montaigne's Essays : A Study* (1969), ensuite *François Rabelais : A Study* (1977). A sa mort il laissa la première traduction anglaise des œuvres complètes de Rabelais (à paraître en novembre 1991, California University Press), qu'il avait préparée en partie comme Fellow au National Humanities Center de Caroline du nord.

Il aimait traduire, et concentra ses efforts sur les classiques français. Sa traduction de Montaigne, admirée partout, fut reconnue comme incontestablement la plus fidèle

linguistiquement et intellectuellement au texte français. Il entreprit celle des *Contes* de Voltaire, auteur qui, selon lui, semblait parler presque aussi facilement l'anglais que le français, et plus tard l'abbé Prévost, enfin Molière, dont il traduisit deux volumes de sept pièces chacun, en prose et en vers. Un de ses plus grands plaisirs était de voir la représentation d'une de ses pièces. La traduction est un art modeste mais exigeant, conforme à son esprit.

Par dessus tout, il aimait enseigner. Jusqu'à la fin de sa carrière il fit des cours de littérature à tous les niveaux, bachelier ès arts ou doctorat, littérature française ou mondiale. Il se plaisait surtout dans les cours dits « Humanités », où l'on étudiait les chefs d'œuvre de la civilisation occidentale, cours dont il fut le directeur pendant sept années (1950-56, 1968-69). Il fut invité à enseigner sa spécialité dans plusieurs universités distinguées, the University of Pennsylvania, Rutgers University, New York University, Fordham University, et enfin à la bibliothèque Folger de Washington, DC. En 1968 il reçut de la Société des Anciens de Colombia le prix « Great Teacher Award », bien mérité. Dans la classe il parlait d'une voix modérée, mais pleinement, solidement. Ses cours témoignaient d'une préparation scrupuleuse, et lui gagnèrent des disciples dont il dirigea les thèses en doctorat comme mentor ou comme premier lecteur. Parmi ces chercheurs on peut en citer un grand nombre qui depuis ont ajouté à notre connaissance du seizième siècle : Cathleen McCollom Bauschatz, Alegria Bendelac, Jean-Pierre Boon, Betty Davis, Hope Glidden, Richard A. Katz, Raymond C. La Charité, Zoé Samaras, Jerome Schwartz, Ellen Silber. Et je suis fier de me compter moi-même parmi ce nombre. D'autres chercheurs, sans écrire leur thèse sous la direction, profitèrent largement de sa connaissance et de ses conseils, qu'il offrait généreusement à tout venant. Entre autres, je citerai Frieda M. Brown, Colin Dickson, Susan Farquhart, Anne Frydman, Robert F. Jones, Anne Larsen, Mary B. McKinley, Marianne Meijer, Karen Wiley Sandler, Ellen Sugg, et Ian J. Winter. Ses étudiants devinrent facilement ses amis ; car, suivant le modèle de son mentor Montaigne, il eut le don de l'amitié et invita les jeunes chercheurs à ses côtés, leur offrant son service, ses conseils, son immense savoir. L'anthologie d'essais en son honneur, publiée par French Forum en 1977, porte le titre signifiant d'*O Un Amy !*

Personne, peut-être, n'a jamais connu si profondément les textes de Montaigne, qu'il citait avec précision à tout moment. *Les Essais* exerçaient une fascination infinie sur lui, et il fut capable de les revisiter pour en apprendre de nouvelles dimensions jusqu'à la fin de sa vie. On dirait que son âme et celle de l'essayiste « ont charrié uniement ensemble ». En admirant avec un ami le passage qui conclut « De la vanité », où Montaigne fait parler Apollon sur la connaissance de soi, il disait qu'il y a des textes qui nous laissent interdits, devant lesquels il n'y a rien à faire que de se mettre à genoux.

Derrière la sagesse de Donald M. Frame, il y avait la modestie du vrai amateur. En lui le monde a perdu « un'âme à la vieille marque ».

Craig B. BRUSH

Fordham University, New York